

Interviews et témoignages

LA PSYCHANALYSE EN RUSSIE : ÉTAT DES LIEUX ET PERSPECTIVES.

Une interview à deux voix avec
VICTORIA POTAPOVA et PAVEL KATCHALOV ¹

I – DE LA PERESTROÏKA À L'AUBE DU XXI^e SIÈCLE

Hélène Menegaldo – L'histoire de la psychanalyse en Russie est maintenant mieux connue en France, grâce à l'article pionnier de Jean Marti ², au travail de Jean-Michel Palmier ³, à la traduction de l'ouvrage d'Alexandre Etkind ⁴ et à la parution récente en français de l'ouvrage de Martin Miller, *Freud au pays des Soviets* ⁵. J'aimerais maintenant faire un retour sur ce qui a permis la renaissance actuelle de la psychanalyse en Russie, c'est-à-dire la période de la perestroïka (1985-1991) et ses acteurs. Pourriez-vous présen-

-
1. Victoria Potapova est psychiatre-psychanalyste, titulaire d'un DEA de psychologie clinique et psychanalytique (Paris V), ancien assistant des hôpitaux de Paris, membre de la Société de Psychanalyse de Paris, membre direct de l'IPA ; elle est actuellement chargée de recherches en chef à l'Institut Serbski, Professeur associé à l'Académie Setchenov et Présidente de la Société des psychanalystes de Moscou. Pavel Katchalov est ancien psychiatre assistant des hôpitaux de Paris, psychanalyste inscrit à l'Institut de Psychanalyse de Paris, titulaire d'un DEA de psychologie clinique et psychanalytique (Paris V). Il est actuellement chargé de recherches en chef à l'Institut Serbski et Professeur associé à l'Académie Setchenov.
 2. Jean Marti, « La psychanalyse en Russie et Union soviétique de 1919 à 1930 », *Critique*, mars 1976, n° 346, p. 199 et sq.
 3. Jean-Michel Palmier, « La psychanalyse en Union soviétique », *Histoire de la psychanalyse* en 2 vol. (dir. Roland Jaccard), II, Paris, Hachette, 1982, p. 213-271.
 4. *Histoire de la psychanalyse en Russie* (trad. Wladimir Berelowitch, Irina Manson), Paris, PUF, 1995.
 5. Martin Miller, *Freud au pays des soviets*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, Le Seuil, 2001.

ter les deux premières associations psychanalytiques russes, préciser ce qui les rapprochait ou les différençiait, estimer leur rôle ainsi que leur importance dans la renaissance de la psychanalyse.

Pavel Katachalov – En 1987 a eu lieu à Moscou, à l'Hôtel Kosmos, la première réunion de l'École de la Cause freudienne ; et en 1988 la première réunion de l'Association psychanalytique américaine s'est déroulée au Centre national de la santé mentale. De ces deux visites sont issues deux sociétés psychanalytiques auxquelles ont appartenu la plupart des protagonistes de l'histoire actuelle de la psychanalyse, dont les deux interviewés. La première est le Groupe franco-soviétique du Champ freudien (1988-1991), devenu ensuite le Cercle russe de l'École européenne de psychanalyse (1991-1995) avec des statuts informels, dirigés l'un et l'autre par des secrétariats en rotation permanente. Le deuxième, l'Association soviétique de psychanalyse (1989-1991), devenue l'Association psychanalytique russe (1991-1995), au statut officieux, imitant vaguement ceux des sociétés de l'API, présidée jusqu'à sa disparition *de facto* et *de jure* par le professeur de psychoneuro-endocrinologie Aaron Belkine, récemment décédé.

L'historien franco-argentin Claudio Ingerflom est l'auteur d'un livre fort instructif sur l'ampleur incomparable du phénomène de l'imposture politique dans la Russie des tsars. Quant à moi, je me régale toujours des mots impitoyables du marquis de Custine : « La Russie est le pays des étiquettes : regardez-les – ils ont tout, y compris des universités, en réalité, ils n'ont même pas de médecins. » Certes, les dignitaires de l'Association psychanalytique internationale ne consultaient ni l'un ni l'autre, quand en 1989, lors du Congrès de Buenos-Aires et en violation de leurs propres statuts, ils ont octroyé le statut bizarre de « Groupe d'études invité » à un parvenu, le Docteur Belkine, avec son Association soviétique de psychanalyse, telle un phœnix empaillé ressuscité d'on ne sait trop quelles cendres. La leçon du « premier arrivé – premier servi » fut à la fois cruelle et séduisante. Cruelle, elle le fut pour beaucoup de gens honnêtes, tels Mme Véra Losseva, mon amie de longue date, psychologue clinicienne à l'immense talent, récemment décédée, qui se sont détournés avec dégoût de toute formation « officiellement reconnue à la Docteur Belkine et Cie ». Séduisante, elle l'était pour la multitude de gens qui se sont mis – au lieu de suivre une formation psychanalytique, comme dans les autres pays de l'Europe de l'Est – à créer des « Sociétés psychanalytiques » et des « Instituts de psychanalyse », tous en attente de la « reconnaissance officielle » de l'API : Belkine l'a eue, pourquoi pas nous ? Cela fait que rien

qu'à Moscou, il y au moins trois « Instituts de psychanalyse » qui dispensent tous une formation conforme aux soi-disant « standards de l'API » et délivrent des diplômes, et je ne sais combien de Sociétés et tous, dans leurs papiers, « aspirent à devenir membres de l'API ».

H.M. – Dans un article du *Nouvel Observateur* du 4/10 janvier 1990, intitulé « URSS : le freudisme des catacombes » et consacré à la visite effectuée à Moscou en novembre 1988 par une vingtaine de psychanalystes français, on apprend qu'en Russie la psychanalyse « s'est transmise dans sa pureté originelle grâce à la tradition orale, une psychanalyse d'avant les scissions, d'avant Reich ou Lacan ⁶. » Dans la préface à son édition des œuvres choisies de Freud, Belkine prétendait en effet avoir été initié à la psychanalyse à Irkoutsk par Igor Soumbaev, ancien analysant de Karl Abraham.

P.K. – C'est évidemment un mythe.

Victoria Potapova – Belkine, quand même, avait le mérite d'organiser les visites des psychanalystes américains de l'American Psychanalytic Association ; et le fait même qu'il était professeur de médecine suscitait l'intérêt des gens. Mais on ne peut pas dire que le mot psychanalyse était inconnu avant lui en Russie, car tous les ouvrages de Freud se trouvaient dans les réserves spéciales des bibliothèques. Belkine n'était pas un passeur d'idées, mais un passeur tout court. Au début, on s'est organisé autour de ses réunions russo-américaines, d'autant que lui-même ne parlant qu'un mauvais anglais avait besoin de nous en tant qu'interprètes simultanés. La présentation de la psychanalyse par les Américains, fascinante au début, nous a rapidement paru trop simple : Freud était réduit à quelques concepts de base. Cependant, bien qu'indulgents, dans l'anglais petit-nègre que parlait Belkine, en bon anglais avec nous ils ont beaucoup parlé des règles à respecter, des étapes à franchir pour devenir psychanalyste. J'ai commencé alors à me poser des questions par rapport à la nature du groupe de Belkine au point de vue desdites règles et à chercher ma voie pour devenir analyste.

Je me suis énormément investie dans le comité de rédaction de la publication montée par Belkine, le *Psikhoanaliticheski Vestnik* [Le Courrier de la psychanalyse] où nous avons publié plusieurs articles dans les deux numéros parus. Puis on a commencé à sentir un certain clivage entre les partisans de l'imposture sans fin de Belkine et ceux qui la remettaient en cause. Le cas le plus célèbre

6. Cet article de Carole Bajon signale la création d'un groupe franco-soviétique du Champ freudien (d'obédience lacanienne).

et brillant dans son genre parmi les partisans est le Docteur Mikhaïl Rechetnikov de Saint-Pétersbourg, qui a su obtenir de Boris Eltsine un « oukaze »⁷, c'est-à-dire un décret présidentiel, sur « la réhabilitation de la psychanalyse », toujours effectif de nos jours et qui lui donne des privilèges fiscaux d'État dont nous ne bénéficions pas. Tous les présidents de l'API lui ont déjà rendu honneur par des visites officielles, craignant semble-t-il de voir disparaître ces « signes de renouveau ». Rechetnikov, propriétaire d'un énorme bâtiment au centre ville (privatisé par oukaze !) et directeur de son Institut⁸, délivre tous les ans à ses trois cents élèves une formation de type universitaire ; il pratique également l'analyse de ses élèves et fait les supervisions, sans avoir bénéficié lui-même d'une formation qui l'y autoriserait.

L'Association de Belkine a disparu en 1995 *de jure*, parce qu'elle n'avait aucune chance d'être à nouveau enregistrée légalement en Russie selon la nouvelle loi russe sur les organisations publiques : l'absence complète de procédures démocratiques régnant dans l'ancienne Association soviétique de psychanalyse n'était plus acceptable et la présidence ne pouvait plus être éternelle. *De facto* une scission avait eu lieu au sein du groupe initial, ce qui a abouti à la formation de deux mouvements. Ceux qui sont restés avec Belkine et ont adopté l'idée d'une psychanalyse nationale, et même nationaliste, échappant à tout contrôle de la part des instances internationales, se sont regroupés dans l'Association psychanalytique russe (*Rousskaïa psikhoanalititcheskaïa assotsiatsiïa*). Les autres, conscients de la nécessité d'un travail à faire sur soi-même, ont accepté les critères de l'Association internationale. Ils ont formé la Société des psychanalystes.

H.M. – Pouvez-vous rappeler le rôle de différentes personnalités dans la renaissance et la diffusion de la psychanalyse : Natalia Avtonomova, Valéry Leïbine qui fit paraître en 1977 à Moscou *La psychanalyse et la philosophie du néo-freudisme*, ouvrage critique qui contribua cependant beaucoup à faire connaître les idées de Freud (V. Leïbine d'ailleurs adhéra plus tard à l'association psychanalytique de Moscou).

P.K. – Natalia Avtonomova, philosophe, n'a fait que des traductions, dont une très importante, celle du *Vocabulaire de la psychana-*

7. Décret du 19 juin 1996 « Sur la renaissance et le développement de la psychanalyse philosophique, clinique et appliquée ».

8. Vostočno-evropejskij institut psixoanaliza [Institut est européen de psychanalyse].

nalyse de Laplanche et Pontalis, texte de référence. Quant à Leibine, il est devenu un « psychanalyste sauvage ».

H.M. – Quel a été le rôle d'autres publications, *Zapiski filosofii* par exemple, les écrits de Freud...

P.K. – Parmi les revues philosophiques, c'était surtout *Logos* qui était important.

H.M. – Dans quelle mesure cette renaissance a-t-elle été préparée par le Congrès de Tbilissi et quel a été le rôle de « passeurs de culture » comme Léon Chertok ?

P.K. – Le Congrès de Tbilissi a été une énorme bouffée d'air frais à l'époque, mais je ne crois pas qu'il ait été décisif dans les événements ultérieurs : ce ne sont pas les auteurs de ces quatre volumes qui ont joué un rôle important dans la renaissance de la psychanalyse. De Léon Chertok, nous gardons le souvenir tendre de quelqu'un qui voulait faire quelque chose pour nous, quand nous étions laissés pour compte pour le reste du monde, mais personnellement, je n'ai jamais pu comprendre son engouement pour l'hypnose, seule « psychothérapie » autorisée en URSS, pays totalitaire, alors que lui vivait en « zone libre », en France, donc.

II – PRÉSENTATION DE LA SOCIÉTÉ DES PSYCHANALYSTES (D'INSPIRATION APÉISTE)

H.M. – Madame Victoria Potapova, vous êtes membre de l'IPA et présidente de la Société des psychanalystes de Moscou. Pourriez-vous présenter, sur le plan institutionnel, la société que vous présidez : structures, nombre de membres, cadre d'exercice de votre profession (institutions publiques, privées), relations avec les médecins généralistes, les psychiatres non-psychanalystes...). Existe-t-il une section à Saint-Pétersbourg ? Dans d'autres villes de Russie ?

V.P. – Il n'y a que trois membres directs de l'IPA pour toute la Russie, cela veut dire qu'en Russie pour le moment on ne peut pas créer une Société qui serait un groupe d'études de l'API. Il existe à Moscou deux groupes : la Société des psychanalystes (*Obchtchestvo psikhoanalitikov*) dont je suis actuellement la présidente, et la Société psychanalytique de Moscou (*Moskovskoe psikhoanalititcheskoe obchtchestvo*) dont les membres, formés en Allemagne, Hollande et Finlande par un système de navette, sont devenus psychanalystes en trois ans : ils ont choisi une voie plus courte que la nôtre et certains ont été reconnus par l'API plus tôt que nous.

P.K. – Nous nous sommes soumis à la discipline sévère de la Société de psychanalyse de Paris, ce qui nous a handicapés sur le plan international et un peu – sur le plan national russe.

H.M. – Vous vous sentez victimes ?

P.K. – Oui, on peut le dire ainsi. Victimes de notre sérieux, de notre refus d'entonner la litanie misérabiliste, très appréciée... Mais la prolifération de groupes soi-disant psychanalytiques et l'indulgence de l'API à leur égard nous a amenés à former notre groupe sans attendre de satisfaire complètement aux « standards » et à l'enregistrer officiellement dans la loi russe, même si on n'avait pas les quatre membres exigés selon le statut de l'API pour former le groupe d'études.

V.P. – En effet, nous étions les retardataires de cette institutionnalisation précoce, et à contre-cœur, sinon, on existait à peine dans le champ social sur le fond de tous les « présidents » et « directeurs » psychanalytiques imposteurs. En 1995, à son retour en Russie, Pavel Katchalov a organisé un groupe d'abord informel de collègues d'où sortira trois ans plus tard la Société des psychanalystes, dont font partie neuf personnes, ceux qui font ou ont terminé leur formation à l'étranger. Un groupe affilié, la Société d'études psychanalytiques, (*Obchtchestvo psikhoanalititicheskikh issledovani*) était créé en même temps à l'intention de tous les professionnels de la santé (psychiatres, psychologues, médecins) s'intéressant à la question mais ne faisant pas de formation psychanalytique. Vu la multiplication des Instituts de psychanalyse, nous nous sommes sentis contraints en 2000 d'enregistrer légalement l'Institut psychanalytique de recherches et d'enseignement.

P.K. – Le célèbre « oukaze » sur la réhabilitation de la psychanalyse a suscité beaucoup de moqueries dans les cercles de l'intelligentsia et le large public est méfiant à l'égard des innombrables publicités des psychanalystes sauvages et de leurs « Instituts de psychanalyse ». En Russie, l'épreuve de sérieux pour nous, par la force des choses, est passée par l'institution officielle, académique, par la psychiatrie et par l'université. Heureusement, dès le début, nous avons eu le soutien sans faille du milieu psychiatrique académique qui nous a invités à occuper des postes de formation et d'enseignement à l'Institut Serbski et à l'Académie Setchenov. Il était aussi de leur intérêt de faire barrage à la psychanalyse sauvage qui frappait déjà aux portes des ministères et de la psychiatrie pour obtenir encore plus de reconnaissance. Donc, depuis bientôt sept ans, nous dispensons une formation en psychothérapie analytique à l'Institut Serbski et à l'Académie Setchenov.

H.M. – Qui peut pratiquer la psychanalyse actuellement ?

P.K. – Il n'existe à l'heure actuelle en Russie aucune réglementation juridique de la pratique psychanalytique. En pratique, ce sont des psychologues cliniciens ou des médecins psychiatres qui ont le droit de prescrire une ordonnance et de faire une thérapie plus diversifiée. En fait, la formation psychanalytique est incompatible avec une réglementation juridique car elle exige une implication et une expérience personnelles du thérapeute. La Société des psychanalystes en tant que société savante et son Institut de psychanalyse permettent de résoudre ce dilemme et non, bien sûr, les « Instituts de psychanalyse », propriétés de personnes privées et délivrant des « Diplômes d'État », cette monstruosité du capitalisme russe.

H.M. – Pouvez-vous revenir sur l'organisation de la Société des psychanalystes ?

V.P. – La Société est formée de neuf membres, psychiatres ou psychologues cliniciens, formés à l'étranger (quatre sont inscrits à l'Institut de psychanalyse de Paris et une à l'Institut de Londres) soit au cours de séjours prolongés de cinq ans, comme Pavel Katchalov et moi-même, soit par le système des « navettes ». Les critères de cooptation sont fondés sur la responsabilité collective garantissant une discipline et une éthique professionnelles. Le Président est élu pour deux ans, la rotation des charges est obligatoire.

H.M. – Quelle formation dispensez-vous ?

V.P. – Les cours que nous dispensons sont conformes à l'enseignement de Freud et aux critères de l'IPA.

P.K. – Nous enseignons aux psychiatres de toute la Russie, qui tous les cinq ans, sont censés venir suivre deux mois de formation continue ; dans le cadre de cette formation, ils ont quatre ou cinq conférences de sensibilisation à la psychanalyse. Il existe également des cours d'introduction à la psychanalyse clinique étalés sur deux ans, dispensés le samedi, pour les psychologues et les psychiatres moscovites, cours intégrés à la formation continue sous les auspices de l'Institut de psychiatrie Serbski.

H.M. – Madame Potapova, vous êtes chercheur ; quels sont les domaines sur lesquels vous travaillez actuellement ?

V.P. – Serge Lebovici, qui est venu plusieurs fois chez nous, a donné des consultations ouvertes, et j'ai essayé d'implanter ses idées et ses méthodes de travail avec les familles et dans le travail avec les enfants. Un petit groupe au sein de notre Société, dirigé par Madame Olga Papsoueva, psychologue d'enfants, et par moi-même, organise des consultations et supervisions du travail de

groupe avec des enfants et adolescents. Il s'agit d'enfants très perturbés, psychotiques. On essaie de faire intervenir la psychanalyse en clinique psychiatrique. Je dirige également un séminaire thérapeutique et didactique sur le psychodrame analytique avec des enfants et adolescents.

Sur le plan de la théorie, différentes stratégies sont envisagées. A part tous ceux qui peuvent assister à nos cours du samedi dans le cadre de la formation permanente, la Société d'études psychanalytiques organise des séminaires ouverts à tous les collègues qui suivent une formation psychanalytique. On a réussi à organiser un « Séminaire psychanalytique annuel de Moscou » qui se réunit chaque année depuis trois ans, avec les trois autres groupes d'orientation apéiste existant, pour parler de notre travail et trouver une langue commune, ce qui n'est pas facile. L'un de ces groupes, formé en Allemagne, est davantage centré sur la relation d'objet plutôt que sur les pulsions et les idées freudiennes qui ont reçu une très grande diffusion en France. Cet essai de réunification, dont j'ai été la principale instigatrice, a provoqué beaucoup de résistances et d'agressivité, mais le Séminaire annuel de Moscou permet quand même d'entendre différentes idées.

H.M. – Quelles relations votre Société entretient-elle avec ses équivalents à l'étranger : aide à la formation, visites mutuelles, congrès, recherches communes, ou autres ? Les membres de l'École lacanienne de Paris viennent-ils toujours en visite en Russie ?

P.K. – Depuis 1995, des colloques, organisés conjointement par notre Société et la Société de psychanalyse de Paris, se déroulent chaque automne à Moscou. Ces colloques, très attendus, ont été lancés au début par Serge Lebovici, Colette Chiland et Hervé Benhamoun et ont permis d'inviter ensuite André et Litza Green, Alain et Monique Gibeault, Gilbert Diatkine, Jean et Monique Cournut, Georges et Sylvie Pragier et beaucoup d'autres. Ils contrebalancent heureusement l'influence de la psychanalyse sauvage.

V.P. – L'IPA a fondé récemment l'IPEE (Institut de psychanalyse pour les pays de l'Est) dont fait partie le Docteur Gilbert Diatkine de la SPP (Société de psychanalyse de Paris), afin d'implanter des règles rigoureuses en Russie, et souhaiterait que les différents groupes moscovites s'unissent pour n'en former qu'un seul, mais les formations différentes reçues par les membres de ces groupes font obstacle à ce désir d'unification de l'IPA.

III – HÉRITAGE RUSSE OU SOURCES OCCIDENTALES ?

H.M. – L'apport de la période post-révolutionnaire est-il étudié, repensé, diffusé ?

P.K. – À ma connaissance, personne n'a fait mieux que cet Américain, Miller, tout reste à faire.

H.M. – Les archives de la section russe de l'IPA : où sont-elles conservées ? Qu'y trouve-t-on ? Sont-elles exploitées ? Publiées ?

P.K. – Des années 1920-1930 ? Aucune idée, hélas.

H.M. – Les premiers analystes russes acceptaient difficilement certaines positions fondamentales de Freud, en particulier le rôle de la libido dans l'étiologie des névroses et la sexualité infantile ainsi que la notion d'inconscient. Qu'en est-il de ces résistances aujourd'hui ?

V.P. – Les premiers analystes russes étaient peu nombreux, ils étaient trois en fait – Ossipov, Wulff et Spielrein – et étouffés par la foule de gens qui se prétendaient psychanalystes, mais ne l'étaient pas. Je crois que c'est pour cela qu'Ossipov s'est enfui à Prague et que Sabina Spielrein a été contrainte de quitter Moscou avec son prétendu « Institut de psychanalyse d'État » – à l'époque, c'était l'étatisation qui était à l'ordre du jour, pas les privatisations, comme aujourd'hui – pour se réfugier en province, dans sa ville natale de Rostov-sur-le-Don ; quant à Wulff est parti à Jérusalem. Mais la question reste sans réponse : qui étaient leurs analysants à Moscou ?

H.M. – Comment est envisagée l'expérience de l'École et du Jardin d'enfants psychanalytique de Véra Schmidt ?

V.P. – Comme la neige d'antan.

H.M. – Quelle est la place des disciples de Freud (Jung, Adler) ou des autres écoles issues de la psychanalyse (Lacan) ?

P.K. – Des jungiens nous entendons parfois quelque chose, quant aux lacaniens et à leurs efforts considérables en Russie fin 1980 – début 1990, j'ose citer l'un des plus actifs d'entre eux à l'époque, le Docteur Marc Strauss : « Tous nos efforts ont coulé comme l'eau dans le sable. » La Russie se montrait résolument non-réceptive aux charmes lacaniens, à l'exemple des pays nordiques, pas du tout comme les Latino-américains.

IV – ÊTRE PSYCHANALYSTE AUJOURD'HUI EN RUSSIE

H.M. – J'aimerais savoir comment on devient psychanalyste en Russie ? Quelles ont été vos motivations, votre parcours ?

V.P. – Mon père était directeur de l'Hôpital psychiatrique de Tomsk, le plus grand de Sibérie, et j'ai vu, enfant, la fin de l'enchaînement des malades, le passage aux médicaments, le début du travail de réhabilitation (musicothérapie, art-thérapie). Toute petite, je me demandais déjà comment faire pour aider les malades. Mon choix était déjà fait.

P.K. – Pour moi, c'était différent. Je m'intéressais en priorité aux lettres et à l'histoire, mais ces disciplines étaient inféodées à la ligne du parti (à l'époque), c'est pourquoi j'ai choisi les études médicales et, après avoir lu un livre de psychanalyse en deuxième année de médecine, j'ai compris quelle était ma voie.

V.P. – À la suite de la visite des Américains à Moscou, nous avons posé notre candidature pour faire partie de plusieurs instituts américains à New York, Washington, Philadelphie, et avons été acceptés pour faire des stages. Mais on a compris dès 1991-1992, que la psychanalyse ne se portait pas bien aux États-Unis : nous aurions pu être les seuls élèves à l'institut de New York. Nous nous sommes alors tournés vers la France où j'ai passé cinq ans. Après avoir obtenu une bourse du gouvernement français, j'ai passé un DEA de psychologie psychanalytique à l'Université René Descartes et j'ai fait mon analyse à l'Institut de psychanalyse de Paris. Je me suis intéressée à la psychothérapie d'enfants, j'ai fait un stage au Centre Alfred Binet et j'ai participé à des groupes de psychodrames avec Gilbert Diatkine et Alain Gibeault. Nous avons tous les deux travaillé dans un des plus célèbres établissements psychiatriques français, l'hôpital Esquirol.

P.K. – Je suis venu à Paris à l'invitation des lacaniens, mais au bout de trois mois d'études très assidues chez eux, j'ai été obligé de choisir – soit m'avouer que j'étais un sot, ce que, évidemment, je ne voulais pas, soit considérer comme des fous hautains et méprisants ceux qui m'entouraient ; l'idée de faire une analyse avec l'un d'entre eux me faisait horreur, donc j'ai trouvé mon chemin à l'IPP (Institut de psychanalyse de Paris) et je me sens beaucoup mieux depuis.

V.P. – André Green est le superviseur de Pavel Katchalov et mon analyste. L'influence de Lacan sur la psychanalyse française, à notre avis, joue un rôle important. C'est peut-être ce qui la maintient vivante par rapport à la psychanalyse américaine.

P.K. – Nous sommes sous une perfusion intellectuelle française permanente. Je ne lis plus que des livres français.

V.P. – Je suis rentrée à Moscou en 1998. Au début, nous étions ostracisés, mais maintenant il y a une véritable victoire, non pas

politique, mais morale, de la psychanalyse française. En quatre ans, nous avons réussi à gagner le respect de notre formation. Beaucoup de collègues apprennent le français, le lisent.

P.K. – Même nos rivaux politiques, même les « psychanalystes sauvages » se mettent à l'étude du français et des théories françaises et suivent nos cours, alors qu'avant notre retour, c'était la psychanalyse anglo-saxonne qui dominait.

V.P. – Les auteurs français actuels nous passionnent. André Green est notre préféré, mais nous avons lu tout Racamier, Chasseguet-Smirgel, les Botella, de M'Uzan, tous. Nous les invitons pour des conférences, ce qui aide à la diffusion de leurs idées.

H.M. – André Green est l'auteur d'une remarquable étude psychanalytique sur *La dame de Pique* de Pouchkine. En Russie, jusqu'en 1927, l'intérêt pour la psychanalyse s'étendait aux domaines pédagogique, sociologique et littéraire. Qu'en est-il aujourd'hui ?

P.K. – Il n'y a pas de véritable mode à ce niveau-là en Russie, en dehors d'Alexandre Etkind dont le premier ouvrage, sur l'histoire de la psychanalyse russe, était excellent. C'est dommage qu'il ait préféré écrire plutôt qu'être psychanalyste.

H.M. – Quelle est l'image de la psychanalyse auprès du public ? La voit-on comme une science, une thérapie parmi d'autres ? N'est-elle pas concurrencée par les sectes, les religions ou pseudo-religions ?

V.P. – Dans la presse de boulevard, la psychanalyse côtoie le yoga, les pratiques orientales, la dance-therapy... C'est pourquoi nous sommes très attachés à notre travail de cliniciens qui est une garantie de sérieux aux yeux des patients. Sur le plan personnel, les connaissances psychanalytiques aident à comprendre et à mieux supporter ce qui se passe actuellement dans un pays encore instable. Nous avons une double appartenance : nous venons régulièrement en France, je fais partie de la Société psychanalytique de Paris, j'ai fait deux analyses – la première avec Madame Haydee Faimberg, la deuxième (sous forme de navette), avec André Green. Cela nous soutient : nous avons besoin d'avoir des sources paternelles, maternelles, pour garder les idées plus larges.

H.M. – Qui sont les patients (clientèle privée – malades de l'hôpital) ?

P.K. – On a suffisamment de clients, en clientèle privée. Peut-être pas autant que les psychanalystes américains au début du siècle, mais on en a. Une psychanalyse se déroule à raison de trois à quatre séances de quarante-cinq minutes par semaine. Payer directement l'analyste est une garantie de succès, mais ceux qui n'ont pas les

moyens peuvent suivre une analyse dans le cadre d'une institution ou de l'assurance médicale.

H.M. – Comment envisagez-vous le destin ultérieur de la psychanalyse en Russie ?

P.K. – Monsieur Ovtcharenko, qui est historien de la psychanalyse en Russie, votre homologue russe, donc, m'a rassuré aussitôt que je suis rentré de France : « Une chose est sûre – on ne s'ennuiera pas. »

Propos recueillis par Hélène Menegaldo